

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 3 AOUT, 1871.

## CORRESPONDANCE ÉDITORIALE.

UNE VISITE A L'ASILE DE BEAUPORT.

QUÉBEC, 21 juillet 1871.

Descendre de la plateforme de Québec, où l'on voit de si jolies choses, à l'asile de Beauport, où l'on en voit de si tristes, est, il faut l'avouer, un saut terrible. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, les extrêmes se touchent, le monde est rempli de ces contrastes qui font passer de la joie à la tristesse. La beauté et la laideur, le luxe et la misère, la force et la faiblesse, le génie et la folie se croisent à chaque instant. C'est ainsi que le siège de la folie dans ce pays se trouve à quelques pas du siège de l'Etat, du théâtre des luttes de l'intelligence. Mais trêve de réflexions philosophiques. Quelques malins pourraient croire que je médite un rapprochement, lorsque j'entends faire un contraste.

Je parlais donc, mercredi dernier, pour l'asile de Beauport en compagnie de trois amis. Je ne pouvais, pour un pareil voyage, choisir de meilleurs compagnons (question de contraste toujours).

La première pensée qui frappe l'esprit, lorsqu'on parcourt les allées qui conduisent à ce célèbre établissement, c'est qu'on puisse rester fou longtemps dans un lieu si charmant, être malheureux au milieu de toutes ces merveilles de l'art et de la nature.

Comme je me propose de parler plus longuement, dans un prochain numéro, de la direction et de l'administration de l'asile, je me contenterai, aujourd'hui, d'esquisser en peu de mots le portrait de quelques-uns des plus remarquables personnages.

Comment, va-t-on dire, est-il déjà réduit à faire le portrait des pauvres malheureux qui ont perdu leur intelligence? N'y a-t-il plus rien à écrire sur ceux qui se possèdent encore? Patience, messieurs, *chacun son tour*. D'ailleurs, les fous sont, comme les sages, des exceptions, des phénomènes qui méritent d'être étudiés, ne serait-ce que pour rendre plus humble cette raison humaine si fière de ses succès.

Il est difficile de définir et d'exprimer le sentiment de malaise et de pitié qu'on éprouve à la vue de tous ces infortunés si cruellement atteints dans la partie la plus noble de leur être. On dirait des navires sans boussole balottés en tous sens par une mer furieuse.

Il y en a sept cent vingt, dont la moitié du sexe féminin; les uns paisibles, indolents, insensibles à ce qui se passe autour d'eux; les autres agités, tourmentés, et passant la journée à marcher, rire et chanter. Quel regard hébété! Quelle physionomie bouleversée! Ceux-ci irritables, furieux et malpropres, ne cherchant qu'à déchirer leurs vêtements, à briser tout ce qui leur tombe sous la main; ceux-là doux et tristes, se laissant conduire comme des enfants, plus difficiles pourtant à guérir que les autres.

Que de mystères et d'infortunes dans le naufrage de toutes ces intelligences!

Pauvre victime de l'amour, tu avais mis toute ton âme, tout ton avenir dans cette brûlante passion; ces jours et ces nuits consacrés à un pénible travail, ces privations, ces sacrifices de toute sorte, c'était pour te rendre digne d'elle, pour te mettre en état de la posséder plus tôt! Une cruelle déception te jeté là, brisé, anéanti.

Et toi, bon père de famille, tu étais parvenu à te créer une jolie fortune, tu vivais heureux, entouré d'enfants chéris auxquels tu voulais laisser les fruits de tes épargnes, de tes travaux, tu n'as pu résister à la perte de ta fortune!

Voyez-vous dans un appartement séparé, ce jeune homme de bonne mine dont on prend soin tout particulier. Toujours bien mis, doux et paisible, d'une figure agréable, on ne croirait pas au premier abord qu'il a perdu la raison. C'est le fils d'un riche Américain, il venait de compléter ses études à Paris et se destinait à l'état ecclésiastique. C'est une victime de l'exaltation religieuse, victime douce, résignée, inerte, que rien ne peut faire sortir de son silence et de sa torpeur.

Quel est cet autre jeune homme si violent, si agité, qui s'élançait d'un bout de la chambre à l'autre avec la rapidité de l'éclair, et auquel on a lié les mains pour l'empêcher sans doute de déchirer son vêtement grossier. C'était un joli garçon auquel de fortes études et des talents remarquables promettaient un avenir brillant? Après avoir porté la soutane pendant deux ans, il s'était livré à l'étude de la loi et au journalisme; il écrivait bien. Encore une victime de l'exaltation religieuse, dit-on.

Mais passons outre, ce n'est pas de ceux-là que je voulais parler aujourd'hui.

J'ai oublié de dire que nous avons été accueillis à bras ouverts dans l'asile de Beauport, surtout dans l'appartement des femmes, grâce à la popularité de notre ami Chapleau, qu'on aurait dit au milieu des siens. On se pressait autour de lui, on l'en oubliait pour le voir et l'entendre autant sinon plus qu'on ne le fait dans le comté de Terrebonne. Nulle part ailleurs son élection n'a causé plus de joie. Je crus un instant qu'on allait avoir une élection; Montpetit paraissait avoir un fort parti, mais je crois que Chapleau aurait eu la majorité du sexe féminin. Les femmes aiment tant les longs cheveux! celles-là du moins.

C'est peut-être le temps de raconter un incident. Pendant que nous traversions l'une des salles de l'asile, Globenski s'approche doucement de l'un de nous, qui conversait avec le gardien, et lui glisse tout bas dans l'oreille ces mots terribles: "Prends garde à lui (indiquant du regard le gardien), il est mieux, mais il a des crises encore, il pourrait te frapper." A ces paroles, notre ami s'éloigna discrètement en jetant des regards effrayés sur le gardien, qui, surpris de cette frayeur subite, crut avoir affaire à un nouveau pensionnaire. La scène aurait pu se prolonger de la manière la plus comique, si un éclat de rire vainement comprimé n'y avait mis fin.

J'abrège le récit de cet incident pour parler des personnages qui excitent le plus la curiosité publique à l'asile de Beauport.

Le premier de ces personnages auquel nous présentâmes nos hommages fut le bon Dieu. Il était juste qu'il en fût ainsi. Le bon Dieu! va-t-on s'écrier. Oui, le bon Dieu, je l'ai vu un diadème sur la tête, éblouissant, étincillant de mille feux, tout couvert d'épingles, de boucles et de métaux depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est une vieille femme pas jolie qui s'est arrogé le nom et les attributs de la divinité. Se croire Dieu! quelle heureuse folie! Moyennant quelques sous et certaines marques de respect elle distribue des places dans le ciel à qui en veut. Nous nous hâtâmes de nous en assurer chacun une, c'est si bon marché! Le danger est que saint Pierre n'accepte pas nos billets d'entrée; mais enfin *ça vaut la peine d'essayer*.

Je vois avec peine que le bon Dieu prise, et que cette habitude peu céleste, qui se manifeste d'une manière frappante, nuit à son prestige.

Le Prophète joue mieux son rôle. Sa longue barbe blanche, sa haute taille, la dignité de son maintien et de son langage le font presque prendre au sérieux. Il se dit le prophète des derniers temps et puise dans la bible les preuves et l'explication de sa mission. C'est l'île Ste. Hélène et la montagne de Montréal qu'il a choisies pour le siège de son empire. Il a tracé sur le papier le plan de la ville sainte qui s'élève en amphithéâtre sur le versant de la montagne. Au sommet se trouve le temple dans lequel devra se célébrer la fête des tabernacles. L'île Ste. Hélène sera le séjour des trois cents vierges qui doivent composer sa cour, elle est entourée d'épaisses murailles qui la rendront inabordable. Son diadème haut de trois pieds contient l'explication allégorique de ses attributs et de sa vocation. Il est aisé de reconnaître la cause de sa folie.

Nous voilà devant Sa Majesté, Napoléon empereur des Français. Un bandeau rouge autour du front et un lambeau de manteau dans lequel il se drape fièrement indique sa dignité. C'est un petit homme de la taille de Napoléon Ier dont il se prétend fils. Il a le verbe haut, le geste dramatique et la parole facile et sonore. Son origine est assez romanesque. Il serait né sur l'île Ste. Hélène; une anglaise l'aurait recueillie là sous un nom d'emprunt et l'aurait élevé secrètement. Il tonne contre la Russie, la Prusse et l'Angleterre et s'empare contre tous ceux qui osent contester ses droits au trône de France. M. le Dr. Roy nous ayant présenté à lui comme des ambassadeurs, il demanda nos lettres de créance. Il en veut beaucoup au Dr. Turcotte qu'il croit le fils de Nicolas. Il connaît très bien son histoire moderne et suit de près les événements politiques.

Je me hâte, afin de dire un mot d'un autre malheureux bien connu à Québec. C'est un ci-devant employé public qu'on rencontre tous les jours. On ne soupçonnerait pas qu'il est fou à le voir, et même à l'entendre parler sur tous les sujets, excepté un. Ce sujet, cette corde sensible, c'est une somme fabuleuse que le gouvernement anglais lui doit. Un jour, il y a cinq ou six ans, le gouvernement ayant refusé d'augmenter son salaire, il s'exaspera et devint fou. Depuis cette époque, il passe son temps à faire le calcul des sommes qu'on lui doit et à préparer des requêtes. L'année dernière, il pénétrait dans le château du gouverneur général et parvenait à voir Lady Lisgar, à laquelle il exposa ses griefs en la priant d'intercéder pour lui auprès de la Reine.

La noble Dame ayant eu le malheur d'exprimer son doute sur la valeur de sa réclamation, il s'emporta, l'accabla de reproches et mit tout le château en émoi. Il ne faut pas le contredire. Tous les jours, il va régulièrement déposer au bureau de poste une lettre pour la reine Victoria. Il est heureux maintenant; il prétend qu'il va bientôt être payé du montant de sa réclamation, grâce au traité de Washington. Il dit que l'Angleterre ne pouvait pas seule payer cette dette qui s'élève à plusieurs millions de piastres, mais qu'avec le secours des Etats-Unis, elle pourra le faire. Il est, peut-être, utile de dire qu'il ne vendrait pas sa réclamation pour un million, afin d'éviter des démarches inutiles à ceux qui seraient tentés de l'acheter.

MALBAIE, 26 juillet 1871.

Malgré l'attrait de Tadoussac, de Kamouraska, de Rimouski, de Cacouna et de la Rivière-du-Loup, le caprice ou les circonstances m'ont jeté sur les côtes de la Malbaie, que j'ai retrouvée belle et gentille comme toujours.

Comme je l'ai déjà dit, aucune place d'eau ne l'emporte par la beauté des sites et la grandeur des paysages. Il ne lui manque qu'une chose, la vie et la gaieté; c'est ce qui la fait aimer des gens malades et la rend un peu sérieuse pour ceux qui cherchent le plaisir plutôt que la santé.

Les Anglais vont là comme les Mahométans à la Mecque; on les croirait en pèlerinage. Ils boivent, mangent et se baignent de la même manière, avec le même sang-froid; ils tomberaient dans l'eau bouillante au lieu de tomber dans l'eau froide, qu'ils ne changeraient pas de physionomie. Quand ils mangent, cependant, ils s'excitent un peu. Ce sont, dans tous les cas, de bonnes gens; les dames surtout sont généralement estimables, et elles sont belles. Malgré leur froideur apparente, elles sont susceptibles de gaieté, d'entrain même, lorsqu'elles rencontrent quelque galant homme. Ce qui me fait croire que pour devenir tout à fait aimables, les Anglaises n'ont qu'à marier des Canadiens-Français; ceci soit dit sans préjudice à leurs maris.

Lorsque je suis arrivé à la Malbaie, je n'y ai trouvé, à l'hôtel Duverger, l'élément français représenté que par monsieur et madame Turcotte, de Sorel, et M. Panneton, avocat, de Trois-Rivières, mais il l'était bien. Trois contre quatre-vingt, ils avaient réussi à créer un courant de gaieté auquel personne ne pouvait échapper.

M. P. . . , joli garçon, musicien et homme d'esprit, avait enlevé toutes les Anglaises. Enlever signifie ici enthousiasmer, charmer, ce qui est aussi difficile que l'autre.

C'était leur homme, leur *factotum*, on se me l'arrachait, comme disait quelqu'un à Montréal.

Les petits Anglais même avaient fini par s'attacher à lui; ils lui passaient entre les jambes et le tiraient par son pantalon; c'était leur père commun.

Je ne parle pas des petites Anglaises qui lui sautaient sur la tête et lui tiraient la moustache pour se faire embrasser. Je parle des petites Anglaises, non pas des grandes. Les grandes! oh! jamais je ne voudrais insinuer pareille chose à leur égard.

La favorite, d'ailleurs, de tout le monde, était une petite Espagnole de dix-sept ans, au pied léger, à l'âme ardente, faite de poudre, de feu grégeois, fière comme une Espagnole, une de ces enfants privilégiées qui naissent et grandissent au milieu des sourires, des fleurs et des parfums, et n'entrevoient l'avenir qu'à travers des nuages d'or et de pourpre. Quelqu'un qui n'avait jamais vu d'Espagnole disait: "C'est une belle invention."

L'arrivée de MM. J. Loranger et Gariépy, de Montréal, ne manqua pas d'augmenter la bonne réputation que M. Panneton avait faite aux *Frenchmen*. Ils faisaient plus de bruit à eux deux que toute la Malbaie ensemble, mais c'était de bon ton! Ce matin, grand émoi dans la population canadienne! Le bruit court que des étrangers ont enlevé un enfant en revenant du lac et qu'ils l'ont jeté dans la mer près du village.

C'est un de nos amis qui, au moyen d'une blague à tabac et de quelques morceaux de flanelle, s'était fait un enfant qu'il tint dans ses bras. L'espace de trois lieues, en imitant, de manière à se méprendre complètement, les cris d'un enfant à la mamelle. Quelques femmes, attirées par ces cris, l'avaient entendu dire avec impatience qu'il flanquerait l'enfant à l'eau en arrivant au village. Je ne serais pas surpris qu'on fit une enquête.

Il y avait trois hommes, disent les femmes, dans la voiture; l'un avait une longue barbe blanche et un air dangereux. Il est bien vrai qu'il ne faut pas se fier à l'air, ce monsieur n'est certainement pas un homme à commettre une infanticide.

Je me contenterai, pour aujourd'hui, d'ajouter que la Malbaie possède plusieurs bons hôtels et que la maison Duberger, en particulier, offre aux touristes un endroit charmant, où l'on trouve bonne table, bonnes chambres, jeux de billard, de boules, de baguettes, musique et danse pour ceux qui en veulent. Il est impossible de décrire le trouble qu'on se donne pour satisfaire tout le monde, et les prix sont très-raisonnables, mais beaucoup de touristes ne comprennent pas assez la difficulté d'organiser un pareil établissement pour deux mois de l'année seulement à la campagne. Et ceux qui se plaignent le plus sont ceux qui paient le moins.

"IL NE REVIENTRA PAS."

C'est une charmante romance dont les paroles sont de M. L. H. Fréchette, et la musique de M. Vachon, arrangée par M. Mills, publiée par M. Lavigne, autrefois de Montréal et demeurant maintenant à Québec. Ces détails suffisent pour engager le public à acheter cette romance, qu'on devra trouver dans tous les salons, à moins qu'on ne préfère ce qui vient de l'étranger, lors même que c'est laid. Nous profitons de l'occasion pour engager les dames canadiennes à encourager le talent canadien, chaque fois qu'elles en ont l'occasion, en achetant la littérature et la musique nationale. C'est un moyen bien simple pour elles de faire preuve de patriotisme; or, le patriotisme n'est pas le moins noble des sentiments qui ornent et fécondent le cœur de la femme.

L. O. DAVID.

## DÉCOUVERTE ET PERPLEXITÉS.

Le *Journal de Québec*, qui ne se refuse rien, publiait l'autre jour une excellente correspondance, en style imagé, poétique, coloré, sur la célébration du dimanche au camp de Lévis. Dans cet écrit, on perce une âme capable de goûter les charmes champêtres, relevés du poétique panorama des fleuves qui se sont fait un nom dans le monde, — se rencontre une phrase distinguée, mais qui me laisse plongé dans une cruelle perplexité; c'est celle-ci: "Des dizaines de petits groupes militaires aux vêtements blancs, noirs, rouges ou bleus, perçant à travers les arbres, semblaient être des fruits plus ou moins mûrs qui pendaient à leurs branches."

Je saisis parfaitement la pensée poétique du correspondant du journal. Doué moi-même d'une âme capable de goûter le panorama des fleuves, il m'est arrivé plus d'une fois, à la campagne, de prendre un volontaire pour une pomme fameuse, et même pour une renette. Ce n'est donc pas ce qui me rend perplexe, dans le passage que j'ai souligné tantôt. L'auteur nous dit, avec une richesse de détails dont nous lui savons gré, que les groupes de volontaires semblaient être des grappes de fruits plus ou moins mûrs. Paraissent-ils au moins assez mûrs pour être mis en confitures, ou en gelées? Voilà ce que l'on se demande, à cette saison de l'année.

Dame, vous comprenez, les framboises sont si rares!... et les fraises ont si peu donné. Si l'on pouvait les remplacer par des volontaires, armés de pied en cap!...

JULES GRIFFON.

## INSPECTEUR DES AGENCES.

Un ami du journal nous écrit que la charge d'inspecteur des agences est loin d'être une sinécure; qu'au contraire, les attributions en sont multiples, nécessaires et importantes. Tant mieux! Puissions-nous nous tromper! Nous n'en resterons pas moins étonnés qu'on ait laissé si longtemps sans titulaire une fonction jugée indispensable.